BULLETIN



DE LA

## SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

Fondée en 1881

Reconnue d'utilité publique par décret du 23 Mai 1960



ANNÉE 1977



Société d'Etudes des Hautes-Alpes 23, rue Carnot, 05000 GAP

## FRAGMENTS D'UNE AUTOBIOGRAPHIE

## Jean-Charles d'AMAT

Le vide créé au sein de notre Société par la mort à Versailles, le 29 mars 1976, de Monsieur Jean-Charles d'Amat sera l'un des plus profonds qu'elle ait eu à combler depuis longtemps. Notre regretté confrère venait de terminer, en collaboration avec deux autres auteurs : Mademoiselle Françoise Gattefossé et Monsieur Yves Dautier, une savante monographie de l'abbaye de Boscodon. Il avait auparavant réécrit l'Histoire de la ville de Gap de Joseph Roman et il avait mené à bonne fin l'entreprise capitale de l'Armorial des communes des Hautes-Alpes; enfin nos Bulletins d'après-guerre conservent son étude sur la voie romaine à travers nos Alpes. Chargés envers lui d'une lourde dette de reconnaissance, nous lui devions plus et mieux qu'une banale notice nécrologique. Or, quelques mois avant sa mort, il avait confié à notre vice-président Monsieur Georges Dusserre des pages biographiques dont nous publions ci-après de très larges extraits. Nous nous permettons seulement d'y ajouter :

— deux dates ; celles qui marquent les frontières de toute vie humaine : Pycomtal, 12 mai 1887 ; Versailles, 29 mars 1976.

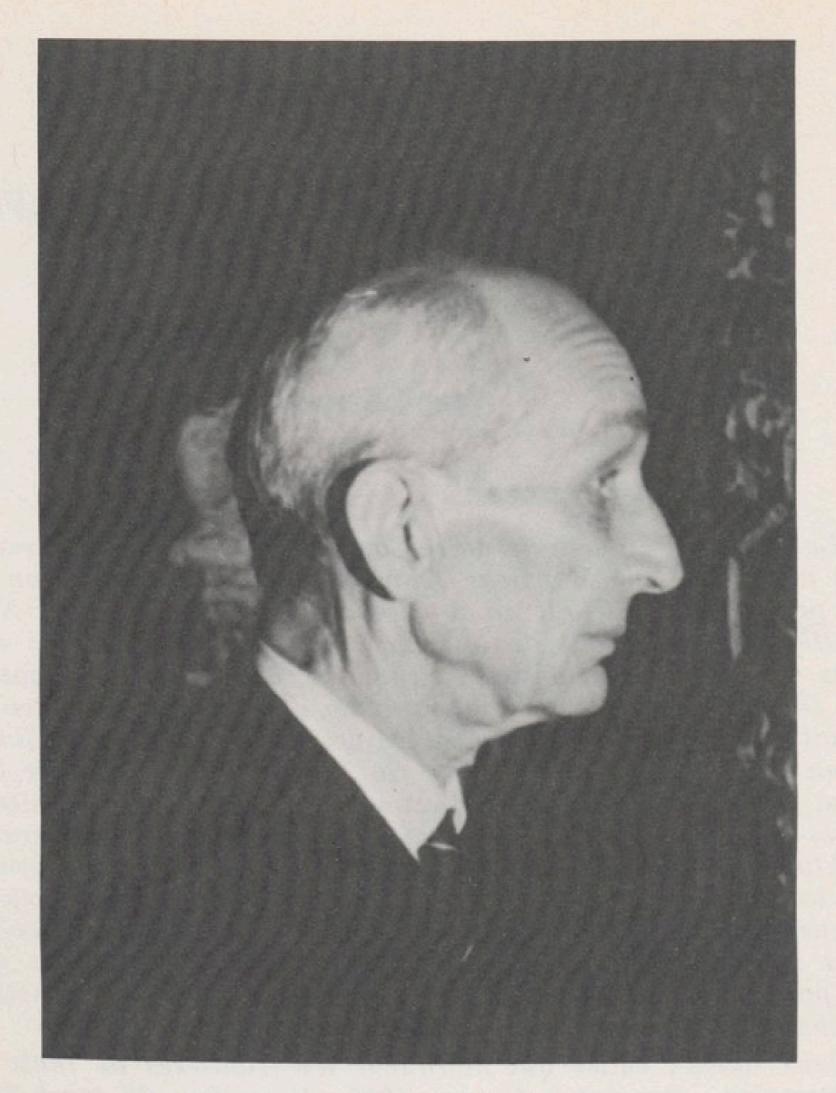
— la liste des décorations dont il était porteur : officier de la Légion d'Honneur ; Croix de Guerre française 1914-1918 et 1939-1945 ; Croix de Guerre belge ; Distinguished Service Order ; Officier de l'Ordre de la Couronne d'Italie.

Tout le reste nos lecteurs le trouveront dans les pages suivantes,

mélangé à nos regrets et à notre fidèle souvenir.

E.E.

Le Château d'Aspres avait été construit au xive siècle entre Gap et Grenoble, en Champsaur, à mi-pente, aux flancs d'une montagne de faible altitude dominant la vallée du Drac qui, en ces confins, n'est encore qu'un torrent et pas autre chose. Ma mère, qui y était née et qui y avait passé sa jeunesse, assurait



Jean-Charles D'AMAT (1887-1976)

que c'était cette situation moyenne de sa première maison, à mi-route, à mi-côte, à altitude modérée, qui avait donné à son corps et à son esprit, à son âme, le merveilleux équilibre dont ils jouissaient.

Quant à moi, je suis né dans le grand Château de Pycomtal, qui ne baisse pavillon que devant celui de Tallard, qui est adossé au massif du Pouzin qui culmine à 3 000 m, qui regarde les rudes contreforts du Mont Saint-Guillaume, à peine inférieur en altitude, qui domine la large plaine des Crottes où la Durance roulait jadis ses flots redoutables dans un immense lit de graviers. Tout est grand à Pycomtal, son parallélogramme de maçonnerie et ses quatre grosses tours ; on logerait, de nos jours, deux familles dans la chambre bleue où je suis venu au monde. Son long vestibule,

son escalier monumental, qui semblent ne pas devoir prendre fin, sont hantés par des fantômes redoutables. Les Embrun, qui dominèrent l'archevêché avant le xie siècle, les Rame, les La Villette y reviennent sans doute, la nuit, tenir leurs conciliabules. Tout est grand à Pycomtal, la maison, les paysages, les traditions. La vue et le souvenir portent loin. Les spectacles de la nature comme les édifices forment les âmes et déterminent les caractères. Que je le veuille ou non, je demeure l'homme de ce Pycomtal où j'ai passé ma jeunesse, où je suis toujours revenu et où j'espère mourir.

J'ai connu, étant enfant, la vie des petits garçons de familles notables de l'Ancien régime: isolement et solitude. Des domestiques, des précepteurs, des institutrices, beaucoup plus que mes parents, faisaient écran entre moi et le monde extérieur. Nous passions l'été à Pycomtal mais, dès le début de l'automne, une voiture à deux chevaux venait nous chercher et nous amenait vers des pays plus tempérés, vers Tallard, où habitait ma grand' tante, vers Ventavon, Ribiers, Lazer, lieux où ma famille avait longtemps résidé et où nous possédions encore des maisons, des fermes, des métairies. On relevait les fermages, les redevances, on consommait sur place les denrées périssables, on reprenait contact avec des gens qui nous avaient toujours connus, avec des maisons qui conservaient notre souvenir.

La mauvaise saison venue, on prenait ses quartiers d'hiver à Gap, dans le grand hôtel des Amat qui n'est plus qu'un souvenir. Là encore, beaucoup de domestiques nous tournaient autour. Il y avait la vieille Mion, née au début du xixe siècle et qui, sous Charles X, était entrée au service de ma grand-mère, Victor, le cocher, Victorine, Marie Magnan, le Père Cerisier, qui enlevait la neige dans le jardin, M. Pieuzenc, ancien instituteur, qui faisait honorablement les courses. Beaucoup de mendiants aussi et de solliciteurs, l'évêque, le marquis d'Hugues, les Manteyer (Léon était notre voisin), les Teissier, les Hugues étaient nos familiers. En hiver la neige tombait dans la cour à gros flocons et obscurcissait le ciel

A dix ans, après avoir fait un essai au Lycée de Gap où je trouvai d'ailleurs un proviseur très distingué et où notre jeune professeur, du nom de May, nous faisait apprendre des chansons de Déroulède, je fus confié aux Pères Dominicains d'Oullins, près de Lyon, aux Pères Maristes de La Seyne, aux Pères Dominicains de nouveau à Champittet, près de Lausanne, où l'on inaugurait de nouvelles méthodes pédagogiques, à l'anglaise. Ces bons religieux étaient presque tous estimables, bons éducateurs, d'esprit large, gais pour la plupart, très propres à donner aux jeunes gens la formation morale qui leur était nécessaire. Il leur convenait de mettre leur empreinte sur les classes encore dirigeantes et de susciter des hommes capables de commander aux autres hommes. Cette éducation cléricale avait du bon; elle a marqué des générations d'honnêtes gens. Seuls en ont médit ceux qui n'étaient pas

faits pour répondre à l'idéal qui leur était proposé. Pour eux, le vin était trop fort.

En 1906, j'ai quitté les bords du lac de Genève, où j'avais fait beaucoup de ski et de luge, beaucoup de canotage, beaucoup de sport, ce qui ne m'avait pas empêché d'être reçu confortablement à mes examens, et je suis venu à Paris. Comme j'avais dû abandonner la préparation de l'Ecole Navale, comme je n'avais aucun goût pour les sciences exactes, j'ai fait des études de droit, puis j'ai préparé l'Ecole des Chartes. J'y ai été admis en 1908, dans un rang assez médiocre, je l'avoue; je me suis rattrapé plus tard. J'y ai demeuré trois ans. L'Ecole des Chartes était alors à peine une école, mais une ambiance. Aucun rapport avec les professeurs, qui n'y paraissaient que pour faire leurs cours, aucun rapport avec les autres élèves qui suivaient chacun leur voie selon leur milieu social, aucune camaraderie, aucun travail en commun, aucune direction, et cependant l'étrange milieu où l'on vivait, l'esprit uniquement tourné vers le passé, vous marquait pour une vie entière. Avec la passion de la vérité, l'horreur du verbiage, le dégoût de l'approximation et de l'à-peu-prés, j'appris la route qui mène aux Archives nationales et à la Bibliothèque de la rue de Richelieu, demeures silencieuses comme des nécropoles que l'on ne quitte qu'à la nuit tombante comme l'on sort d'un rêve, mal éveillé, avec des yeux qui papillonnent. A l'Ecole des Chartes, j'ai eu d'excellents Maîtres, des guides éminents qui prêchaient plutôt par l'exemple que par leurs discours : le merveilleux Pol Meyer, à la voix de châtré, maniaque comme une vieille fille, m'a initié à la philologie et à la linguistique. Maurice Prou, qui n'avait pas de ridicules, à la diplomatique et à l'étude des actes, et l'inénarrable Elie Berger, à la paléographie. Celui-ci était le plus estimé de tous ; ses élèves goûtaient sa truculence mise au service d'une admirable érudition, son visage haut en couleurs, son monocle vissé à l'œil. Il savait faire comprendre et aimer l'histoire du Moyen-Age dont il se plaisait à faire un tableau pittoresque en rappelant, non sans joie, des anecdotes croustillantes.

J'ai fréquenté l'Ecole de 1908 à 1910. C'était alors ce que l'on est convenu d'appeler « la belle époque ». Belle, elle l'était évidemment. Paris était alors sans souillures et les Parisiens étaient chez eux. Paris était une ville élégante et les Parisiens des gens bien élevés ; chacun y était à sa place, satisfait d'y être et regardait les autres d'un œil amical. Dans toutes les classes de la société, on s'astreignait à être poli, courtois, civilisé et si, du haut de leurs sièges, les cochers de fiacre s'ingéniaient, dans un claquement de fouet, à lancer des bordées d'injures à la cantonade, ils savaient au moins être spirituels. On était encore à l'extrême fin de l'Ancien Régime. A partir de 7 heures, dès la fin du travail, la petite bourgeoisie s'habillait, coiffait le chapeau haut de forme, jouait aux gens du monde. Sauf dans les lointains faubourgs, pas de prolétaires en savates et en chandail. Les Parisiens savaient vivre ; ils prenaient leurs modèles au-dessus d'eux. Tout cela a bien changé.

Ayant eu des sursis d'incorporation, je fis, en 1910, mon service militaire au 2e dragons à Lyon. C'était un beau et très ancien régiment, les Dragons de Condé. Il était cantonné dans un immense quadrilatère enclos de murs, sur la rive gauche du Rhône, le Quartier de la Part-Dieu, qui abritait également une brigade de cuirassiers, un escadron d'artillerie à cheval, le train, les chasseurs cyclistes de la 6e division de cavalerie. C'était une petite ville militaire. A l'aube, le trompette du corps de garde sonnait la diane qui, répétée dix-huit fois, égrénait dans l'air ses notes claires; dix-huit fois, le soir, le couvre-feu se répercutait jusqu'aux confins de cette cité de cavaliers. Les jours de fête l'ensemble des trompettes de la garnison jouait en fanfare.

C'est en tenue de dragon, casque en tête, que j'allai soutenir ma thèse d'archiviste-paléographe, à Paris, en novembre 1910. Quelques mois plus tard, je fus nommé élève-officier et je fus appelé à suivre, pendant six mois, à Châlons-sur-Marne, des cours de perfectionnement. En mars 1911 enfin, je fus « créé », comme l'on disait sous l'Ancien Régime, sous-lieutenant au 13e dragons

à Lure et je réintégrai mon milieu d'origine.

Lure est une délicieuse bourgade où, sur la place publique, l'Ognon prend sa source par une énorme « bourboutane ». Il y avait évidemment là quelques habitants puisqu'il y avait une église, un maire et un curé, mais toute la vie était concentrée autour d'un quartier neuf que gardaient des hommes casque en tête, lance à la main, d'une vingtaine de villas où logeaient les officiers et d'un vaste champ de manœuvres. J'entrai dans ce sanctuaire avec toute la modestie requise; on loua ma réserve et l'on fut surpris de mon érudition. On ne s'attendait évidemment pas à rencontrer un civil qui fût au courant des principes de la stratégie et qui eût lu les livres de Bernardi. Il me fut donné d'excellents camarades, des chefs intelligents; beaucoup ont été tués, plusieurs sont morts par la suite, quelques-uns restent. A Lure, j'ai appris à dresser des chevaux et à commander aux hommes, ce qui n'est pas sans analogie.

Après avoir passé six mois parfaitement heureux, je suis entré — oh! sans joie — à la Bibliothèque Nationale où ma place avait été retenue depuis un an, et cette maison est devenue la mienne. Nul ne la connaît mieux que moi ; je ne l'ai pour ainsi dire pas quittée. C'est un autre monde du silence, un cimetière à vrai dire, mais toute activité intellectuelle aboutit là ; chaque cerveau pensant y a apporté son œuvre et y est représenté par un espace métrique sur les rayons. On semble y mesurer le génie ou le talent au mètre ou au centimètre, mais les écrivains qui y occupent la plus grande place ne sont pas nécessairement les meilleurs.

Le milieu des bibliothèques où j'entrais était alors bien singulier. On y rencontrait les éléments les plus hétéroclites, beaucoup de baroques, quelques grotesques, mais pas un imbécile. Homolle, l'administrateur d'alors, avait mis au jour l'antique ville de Delphes, mais avait aussi acquis pour le Louvre la trop célèbre tiare de Saïtapharnès, faux illustre, et ne s'en était jamais remis. Il vivait cloîtré dans ses souvenirs. Mon conservateur en chef Charles de la Roncière était l'éminent historien de la marine au Moyen-Age ; à fréquenter les hommes de mer du passé il avait, par mimétisme, pris le physique d'un amiral. C'était un excellent homme, homme de science, homme de cœur. Mon conservateur adjoint, Emile Laloy, qui avait publié d'excellents livres, notamment une histoire de l'expédition de Sicile de Valavoire et une histoire du Masque de fer, était l'un des hommes les plus extraordinaires que j'ai connus. Grossier comme du pain d'orge, vêtu d'un ample caftan, tondu comme un jacobin, il ne connaissait personne hors de la bibliothèque, mais faisait amitié avec sa concierge et sa porteuse de pain. Son érudition pourtant était effarante. Il savait tout, connaissait toutes les langues du monde anciennes et modernes, du hittite au japonais, du lithuanien au hongrois, possédait à fond toutes les sciences et était cependant chartiste. Dans le corps des bibliothécaires, on rencontrait des historiens, des théologiens, des romanciers, des poètes, des orientalistes, des généalogistes et même des bibliographes. Chacun avait sa spécialité, la cultivait et sans négliger pourtant les « lecteurs », faisait son petit bonhomme de chemin sans s'occuper des autres.

La familiarité de ce petit monde me fit comprendre bien vite à quel point j'étais ignorant en dépit de mes diplômes et, pendant deux ans, je m'astreignis à compléter mon instruction. Il y avait fort à faire. Je repris les langues anciennes, l'histoire générale, la philosophie, la linguistique ; je rajeunis mes connaissances scientifiques et même médicales ; je lus toute la littérature moderne française et étrangère, je fis de la théologie, de l'exégèse et de la stratégie. Je lisais et je prenais des notes jusqu'à deux heures du matin et allais prendre mon service de nuit. J'ai appris là beaucoup de choses qui ne m'ont guère servi mais qui ont toutefois formé mon esprit et m'ont permis de me défier des faux spécialistes. Conjointement je commençai mes études d'anthroponomastique (étude des noms de personne) en dépouillant tous les cartulaires imprimés et même manuscrits.

C'est pendant ces années qui ont précédé la guerre de 1914 que j'ai eu les rapports les plus fréquents et les plus intimes avec Manteyer qui était venu à Paris, où Pernot l'avait fait entrer à la rédaction du Journal des Débats. Nous étions un peu parents puisque sa tante Adèle de Manteyer avait épousé mon grandoncle Clément d'Amat. Je le connaissais depuis mon enfance ; il m'avait donné d'utiles conseils lorsque je préparais ma thèse ; il me témoignait quelque affection. Georges de Manteyer était un homme des plus curieux. Durant des dizaines d'années nous avons vécu côte à côte et cependant — l'homme étant extrêmement secret — je n'ai pas appris grand-chose des faits de sa vie si j'ai bien pénétré son caractère et la tournure de son esprit. Manteyer

ne recherchait pas l'affection, s'il la provoquait il ne la sollicitait pas. Je ne lui ai connu que peu d'amis : Maurice Pernot, le journaliste, qu'il avait connu à Rome, homme puissant et un peu inquiétant, Jean de Pierrefeu, son parent, et Charles Salomon, citoyen de Genève, aimable compagnon, qui étudiait Tolstoï.

Pendant ces années d'avant-guerre, j'ai beaucoup travaillé avec Manteyer. Il s'occupait alors, et avec beaucoup de succés, de linguistique, mais son principal souci était d'élucider l'affaire Naundorf, comme le lui avaient demandé la maison de Bourbon et la duchesse de Parme. Il y était parvenu après un long voyage en Allemagne et il s'agissait de mettre en forme ses découvertes sensationnelles.

Plus tard, l'imagination de Manteyer, qui était fertile, sa curiosité universelle aussi, un certain sens encyclopédique l'attirèrent vers d'autres voies. Dans ses études sur les ports, les gués et les passages, il a su montrer la dispersion géographique de certains mots indo-européens comme ritu, portu, d'autres encore. Il a fait là œuvre de grand savant. D'excellent aloi aussi ont été ses études sur la prononciation de l'égyptien, qui avaient eu pour base la transcription en hébreu des caractères hiéroglyphiques; sur la Bible enfin. Son Dieu de Moïse est une œuvre remarquable. Je me souviens qu'un jour il m'a montré sur la carte le lieu où les Sumériens localisaient le paradis terrestre. Là il s'est montré génial comme dans ses études sur le haut Moyen-Age dans l'ancien royaume de Bourgogne. Comme tout passe vite en ce monde, plus personne ne lit plus ses ouvrages que pour les piller ou pour les critiquer. Dans un siècle ou deux, on rendra justice à leur valeur; le bon grain sera engrangé et l'ivraie jetée aux flammes. On le considèrera comme un précurseur de génie. Mais Manteyer n'avait aucun souci de la renommée ; il travaillait parce que cela l'amusait. Le monde extérieur était pour lui inexistant; il n'y avait dans l'univers que lui et ses rêves.

Comme il ne faisait rien pour le monde, le monde n'a rien fait pour lui. Gap lui a dédié une ruelle et lui a dressé dans un recoin un buste où on lui donne le nom de Pinet. Voilà une chose qui lui aurait fait plaisir. Tels sont les seuls honneurs qui lui ont été rendus. L'Institut l'a ignoré et, s'il a été décoré de la Légion d'Honneur, c'est, comme beaucoup d'autres, au titre militaire et pas autrement.

C'est à cette époque et dans le charmant rez-de-chaussée du quai de Béthune, dans l'Ile St-Louis, qu'occupait alors Manteyer, que j'ai connu « les petits princes », Sixte et Xavier de Bourbon de Parme. Manteyer leur servait de conseiller historique et, en quelque sorte, de Mentor, alors que le P. Travers, de la Congrégation du St-Esprit, jouait auprés d'eux le rôle de trésorier et de factotum. Sixte avait un an de plus que moi, Xavier un an de moins, Nous nous sommes liés, autant toutefois que l'on peut se lier avec des princes de sang royal. Je les ai revus bien souvent depuis et pendant

la guerre, alors qu'ils servaient dans l'armée belge. Sixte avait l'étoffe d'un grand roi; j'ai assisté à son mariage, je l'ai aidé dans ses travaux, j'ai bien connu sa femme la Princesse Edwige, et mon fils François voit encore sa fille Isabelle et son petit-fils Armand de la Rochefoucauld-Doudeauville. J'ai regretté de ne pas avoir pu l'accompagner en Afrique — il avait oublié de me le proposer, et j'ai pleuré sa mort. Pour Xavier, le meilleur des princes, qui a épousé une Bourbon-Busset, nous avons vieilli presque côte à côte. Nous nous retrouvons à Paris et en Bourbonnais et je connais bien ses nombreux enfants.

L'été 1914 arriva enfin ; on parla de guerre et je préparai ma cantine. Le 1er août, sans en donner avis à personne, je quittai la Bibliothèque Nationale avec Jean Babelon, qui est devenu plus tard Conservateur du Cabinet des Médailles, je rentrai chez moi et je revêtis ma tenue militaire. J'envoyai mon concierge chercher un taxi. Nous habitions alors, rue Bonaparte, un très joli hôtel du xviiie siècle qui est devenu, en 1920, ambassade de Tchécoslovaquie. Le pavillon du fond de la cour était occupé par une très jolie femme, une certaine M<sup>me</sup> Vogel : elle sortit de chez elle avec sa petite fille comme j'étais à attendre, me regarda avec stupeur et, se tournant vers son enfant : « Chérie, dit-elle, c'est la guerre. Va vite embrasser le lieutenant qui va se battre pour toi ». Je ne sais ce que sont devenus ces gens, mais ce baiser d'enfant m'a peut-être porté bonheur.

Je débarquai, le jour même, à Melun et me rendis en hâte au quartier. Déjà une longue file de cavaliers marchait vers la gare ; ils se rendaient en Lorraine et, moi, je restais là. Il me sembla que « ma » guerre m'échappait ; je courus chez le major, le commandant Bolcher pour le supplier de me faire partir ; il me ricana au nez et me versa à l'escadron d'Hausen, en formation. Il me fallut ronger mon frein pendant plus d'un mois tout en entraînant une centaine de braves gens de réservistes.

Le 4 septembre, au petit matin, je vis arriver à Melun l'étatmajor du maréchal French en déroute, une foule de beaux officiers anglais indifférents et bien nourris et un groupe d'interprètes français, embusqués de marque, qui ne masquaient pas leur démoralisation et prévoyaient la défaite. Le général commandant la région, qui n'était au courant ni de Charleroi ni de la retraite, m'envoya, le jour même, aux nouvelles ; avec un sous-officier et deux hommes je devais prendre contact avec les troupes du front. Je montais Gatemina, une merveilleuse jument grise qui descendait du Sancy, fille infatigable et capricieuse. Nous fîmes 200 km en 48 heures, j'assistai en amateur aux combats de l'armée Foch, dans les marais de St-Gond; nous tirâmes même quelques coups de mousqueton et, après avoir visité les blessés d'une ambulance anglaise (j'en avais été prié), nous revînmes sur Melun. En route, je couchai à Bois-Boudran chez les Greffulhes, où je fus reçu par M. de Mun et sa femme ; je les détournai de fuir et j'eus raison.

Quelques jours plus tard, nous partîmes pour Montauban; j'y restai trois semaines encore et, au début d'octobre, le colonel de Latour d'Aizenay m'appelait sur le front avec un vieux camarade à moi, le lieutenant Badinand qui, peu après, étant volontaire pour l'infanterie, se fit tuer à l'Hartmannswillerkopf. Nous débarquames à Ypres, ville ruinée et déserte puis, de nuit, rejoignîmes le régiment dans un village belge abandonné. Le colonel de Latour avait été tué l'avant veille ; le lieutenant-colonel Champion était tombé deux jours plus tôt à Ypres, en repoussant une attaque allemande à pied, la lance au poing, comme au Moyen-Age. Je me présentai à un chef d'escadron écrasé de fatigue, presque inconscient, qui me désigna pour le 2e escadron. A l'aube, Je pris mes hommes en main ; ils étaient 15, commandés par le brigadier Donnaud, que j'ai vu passer sous-lieutenant et mourir dans une attaque par les gaz, dix-huit mois plus tard, en Champagne, avec 80 hommes du régiment.

Etant nouvel arrivant et, par hypothèse, le plus dispos, je fus désigné pour commander la pointe d'avant-garde de la 7e division de cavalerie marchant sur Roulers. J'avais deux hommes devant moi. A un tournant de route, à la sortie d'Hooglede, j'eus le spectacle ahurissant d'une division d'infanterie allemande qui s'avançait en rangs serrés, sans même se faire éclairer par une escouade. Nous étions à 150 m les uns des autres. Sans même descendre de cheval, on tira dans le tas. Ce fut mon début dans la guerre. Ces choses-là ne se voient que dans les romans.

Je ne raconterai pas ma guerre, ce serait trop long. J'ai vu pourtant de bien singuliers spectacles et je pourrais dire bien des choses. Ma formation intellectuelle, mon esprit parfaitement Positif, le fait même que, dès que je passe à l'action, je n'ai de nerfs que pour accomplir ma tâche, mon cerveau toujours lucide, objectif, m'ont permis de jouir pleinement des spectacles qu'il m'était donné de voir et de sourire des faiblesses des autres. J'ai participé à toutes les grandes offensives, j'ai connu le charme indicible et un peu troublant des longues marches de nuit, lorsque les arbres qui bordent la route apparaissent les uns après les autres sortant du brouillard, j'ai tenu les tranchées et subi les longues veilles dans l'herbe humide ou dans la craie, tandis que les étoiles virent dans le ciel et que les courlis mènent leur tapage dans le no man's land; j'ai vu l'horizon s'embraser lors des grandes préparations d'artillerie — le plus beau des feux d'artifice — et les hommes qui allaient à la mort défiler, au petit jour, calmes et pour une fois silencieux.

J'ai entendu un capitaine de tirailleurs marocains, qui d'ailleurs n'en est pas revenu, me jeter en passant, avec un clin d'œil complice : « Demain, ils auront un bon communiqué ». J'ai connu la saine misère, les grands espoirs, les désillusions, j'ai vu mourir des amis très chers puis, après le 16 avril, on m'a ramassé dans le fossé de la route et on m'a porté à l'hôpital d'Epernay.

En 1917, j'ai quitté ma chère cavalerie, mon cheval Hraban qui était noir comme un corbeau et dont l'encolure interminable me précédait sur la route, et je suis entré aux chars de combat. « Vous voulez donc vous faire tuer? » m'écrivit Manteyer. Non certes, mais le rôle de la cavalerie était terminé ; il fallait voir la suite et servir encore. Dans les blindés, en effet, j'ai vu une autre face de la guerre, un autre milieu mais, surtout, j'ai continué à jouer mon rôle de combattant d'avant-garde, un peu en dehors des autres. Alors j'ai évolué au milieu des cadavres ; j'ai été blessé quatre fois ; j'ai reçu enfin un tel coup que l'on a dû me transporter d'urgence à l'hôpital de Berck-sur-Mer le 9 novembre 1918. La mer du Nord venait mourir devant mes fenêtres, je ne la voyais pas mais j'entendais son haleine. C'est dans une salle toute blanche, couché auprès d'un lieutenant du génie qui agonisait que j'ai ouï sonner les cloches de l'armistice. « C'est la paix », me dit un infirmier barbu. A l'intérieur, tout le monde s'en réjouit mais moi, j'en aurais pleuré.

Après un long séjour à l'hôpital d'Evreux, j'ai été démobilisé à Bourron, en forêt de Fontainebleau et je suis allé reprendre ma place à la Bibliothèque Nationale. Pendant des mois encore les anciens combattants ont conservé leur uniforme dont ils étaient fiers, puis on nous l'a interdit. M. Clemenceau avait peur des militaires.

Ma famille avait quitté Paris en 1917 ; je suis allé me loger à Montmartre, sur la butte, rue Gabrielle, dans un appartement que l'on m'avait prêté. Parmi les peintres, les chansonniers et les grisettes, j'ai recommencé à travailler. J'avais bien avancé mes études d'anthroponomastique, je les ai continuées jusqu'au jour où Max Prine mon confrère, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes, un charmant garçon qui se piquait d'encourager la jeunesse, vint m'interroger sur mes recherches. Je lui parlai de la racine Tneuda dont les transformations sont si imprévues, de la racine Senja apparentée au latin senis, vieux, je lui démontrai que le nom de Chaix vient de Tneudiso et Signoret de Senjarad. Il me regarda alors d'un air soupçonneux. « Ah, dit-il, c'est cela que vous avez l'intention de faire imprimer? Dans ces conditions, vous n'avez pas fini d'en entendre. Tout le monde vous critiquera, moi tout le premier ». « Vous n'aurez pas la peine de déverser sur moi votre fiel, lui répondis-je, car dès ce soir mes dossiers seront partis pour le grenier ». C'est ce que je fis d'ailleurs et tout fut terminé.

De ma carrière de bibliothécaire, je ne parlerai guère. J'ai obéi et j'ai commandé, et je n'ai jamais eu qu'à me louer du petit personnel que pourtant j'ai souvent mené tambour battant. Le milieu était, au début, acceptable, mais les femmes ont bientôt introduit dans ce milieu leur indécision, leur indiscipline, leurs bavardages. Les femmes ne sont pas faites pour travailler, mais elles gagnent volontiers de l'argent à ne rien faire. J'ai trouvé cependant là de bonnes amies et des collaboratrices dévouées. J'ai d'ailleurs vécu très à l'écart de mes collègues et j'ai bien

fait. Je n'ai jamais rencontré qu'un administrateur qui méritait le respect, Roland Marcel, qui n'était cependant pas de la partie. Il avait été préfet, officier d'infanterie pendant la guerre ; il savait commander. Après quelques années, il est retourné à l'Administration civile et, devenu Préfet du Bas-Rhin, est mort sous l'uniforme pendant la guerre de 1940. Les autres, pourquoi en parler ?

Ma belle-famille habitait Versailles. J'allais la voir assez souvent et je me suis pris d'affection pour cette ville royale où tout sait encore être grand. Versailles est bien une ville de province mais, à une demi-heure de Paris, c'est déjà la capitale. Il y avait encore, en 1920, dans sa banlieue immédiate, des fermes, des champs de blé, des pâturages, des haras, de belles forêts, de l'espace. Nous décidames, ma femme et moi, de venir y habiter et, en trois jours, l'affaire fut réglée. J'eus un appartement rue Gallieni, donnant sur le parc des Franciscaines. Plus tard, j'achetai un petit hôtel, Villa de la Reine à Montreuil, dans un quartier un peu excentrique. J'eus bien vite fait de connaître tout le monde à Versailles et lorsque, après le 6 février, je fus entré dans l'association des Croix de Feu et que j'eus été nommé président de la section locale du Parti Social Français, mes relations s'étendirent à une infinité de gens de toute catégorie, employés, commerçants, ouvriers dont je n'eusse pas sans cela soupçonné l'existence. De très braves gens d'ailleurs, de bon sens et fermement patriotes.

La mort de ma première femme, qui me fut cruelle, précéda de peu d'années la crise de 1939. Je me trouvais à Pycomtal lorsque je fus rappelé aux armées. En hâte, je mis ma famille en voiture, je confiai mes enfants à ma nouvelle belle-famille, qui habitait alors le Bourbonnais, dans son Château de Verneuil, je passai par Versailles pour revêtir ma tenue militaire, et je débarquai à Epernay, où je devais former le 63e groupe de reconnaissance de cavalerie. J'étais, en effet, revenu à mon arme d'origine. J'aime beaucoup Epernay où, par un singulier hasard, j'avais déjà vécu plusieurs fois au cours de la précédente guerre. J'y demeurai quelques jours pour mettre un peu d'ordre dans les éléments disparates que l'on mettait à ma disposition, et j'emmenai ma formation aux environs d'Etain où devait venir me rejoindre le chef de corps, commandant Oudart, et un escadron à cheval constitué en Normandie. Les groupes de reconnaissance étaient des formations à quatre escadrons portés sur camions, sur voitures de tourisme, sur motocyclettes ou montés, conçus en principe pour arrêter ou retarder la marche des avant-gardes des armées ennemies. Nous disposions de mousquetons, de mitrailleuses, mais pas de canons anti-chars, seules armes susceptibles de lutter contre des blindés. C'était une bien curieuse conception militaire, digne d'un breveté, que de vouloir faire marcher d'un même pas des chevaux qui ne dépassent pas au galop 40 km à l'heure et des véhicules qui atteignent le 100. En somme le lièvre et la tortue. Il a fallu le départ du pauvre Gamelin et la prise de commandement de Weygand, c'est-à-dire la défaite totale de nos armées, pour que l'on

comprît que, dans la guerre moderne, l'artillerie doit être placée à l'avant-garde et l'infanterie à l'arrière.

Bien vite, je fus effrayé de constater le peu de valeur militaire des éléments que l'on mettait entre nos mains pour gagner la guerre la plus dure du siècle : officiers sans expérience, souvent sans enthousiasme, hommes de troupe de bonne volonté mais sans préparation morale, bons sous-officiers cependant. Dès le premier jour, je compris que je ferais la guerre tout seul. Nous fûmes cantonnés à Uckange, près de Thionville et trois escadrons furent envoyés à Sierck, sur la frontière, à l'endroit où la Meuse quitte le sol français. Commandant en second le groupe, je devais rester à Uckange, mais au bout de quelques jours je passai le commandement à mon capitaine mécanicien et j'allai à Sierck. Sierck était, à proprement parler un nid à obus, une souricière. Comme au temps des grandes manœuvres, on avait entassé voitures et camions sur la place publique, afin sans doute que les avions ennemis les puissent mieux repérer; personne ne savait ce qu'il devait faire en cas d'attaque, aucune ligne de résistance ou de retraite n'avait été prévue. Je mis un peu d'ordre dans tout cela. Nous étions au contact à Apach, mais pas un Allemand n'était en vue. Ceux-ci, qui ne désiraient pas se battre sur deux fronts, nous laissaient en paix tandis qu'ils réglaient leurs affaires en Pologne, et notre haut commandement feignait de croire que cela durerait toujours. Il ne faisait rien, n'activait même pas la fabrication des armes car les syndicats s'y opposaient. Hitler était alors allié de Staline. Les Allemands, eux, réglaient leurs tirs et mettaient au point leur tactique d'infiltration silencieuse qui leur a permis de gagner la guerre sans pertes. Nous avions 200 hommes environ à Apach; toutes les nuits, des unités dont on pouvait évaluer le nombre à un ou deux milliers d'hommes se présentaient sans tirer un coup de fusil et, en silence, refoulaient nos faibles effectifs jusqu'à la sortie du village. A une heure du matin, ils disparaissaient sans bruit comme des fantômes. Nous leur servions de plastron dans leurs manœuvres d'entraînement. Il n'y eut jamais un blessé ni un prisonnier.

Plus tard, on nous replia aux frontières du Luxembourg, en avant de la Ligne Maginot et l'hiver passa. Le 10 mai 1940, au matin, j'étais cantonné à Boust avec une partie du groupe lorsque, ouvrant ma fenêtre, je vis un avion allemand piquer droit sur l'un des bastions de la Ligne Maginot tout proche et mitrailler en rasemottes les quelques fantassins qui baguenaudaient sur le terreplein. Je compris tout de suite que l'offensive était déclenchée. Je sautai en voiture et, avec mon seul chauffeur, j'allai prévenir le commandant Oudart qui, sorti aussi de sa maison, contemplait le ciel soudain peuplé d'avions. N'ayant pas reçu d'ordres, il ne savait que faire. Remontant la ligne, j'allai prévenir la division de cavalerie qui marchait avec nous. Elle procédait au pansage des chevaux, à l'abreuvoir. Aucun ordre ne lui était parvenu. Quelques heures plus tard, nous étions tous à Evrange et Corcelles

s'emparait du village. Les Allemands débarquaient sur le coteau qui domine cette agglomération et y installaient déjà des canons de campagne. Oudart fit appel à la section de chars du lieutenant Weygand, le fils du général. J'étais là en volontaire. En dirigeant les chefs de chars un peu dépaysés, je reçus deux éclats d'obus, l'un sur mon baudrier, l'autre au visage tandis qu'un pauvre petit lieutenant, tout éberlué, se faisait fracasser la main droite. J'avais amené ma voiture aux avant-postes ; Corcelles me supplia d'emmener ce malheureux qui semblait réaliser alors pour la première fois qu'il faisait la guerre tout de bon et regardait son bras en pleurant. Mon petit chauffeur, qui conduisait les autobus de Paris, nous emmena vers l'arrière à une allure folle, zigzaguant à travers les éclatements d'obus. Il était fou de joie et ne parlait que d'en découdre. Au poste de secours, un jeune aide-major accourut avec un visage de circonstance et, voyant ma tunique couverte de sang, se précipita sur moi. Je remis entre ses mains le vrai blessé et retournai à Boust.

Le lendemain, à Evrange, nous reçûmes le premier ordre émané du général Condé : nous replier. « On ne tient pas. C'est la consigne », dit le commandant Oudart. Cette courte phrase fut saluée par la plus belle bordée de jurons et de blasphèmes que j'ai entendue de ma vie. Les cuisiniers même protestaient, je n'ai Jamais vu une troupe s'insurger contre un ordre de repli. Les clameurs poussées par les officiers, les sous-officiers et les cavaliers du 63e G.R. étaient la saine réaction de gens qui, somme toute, risquaient leur peau, contre la trahison d'un gouvernement incapable et bavard, l'impéritie de généraux sans envergure, la sottise d'états-majors infatués d'eux-mêmes. Quelques jours plus tard, mon ami Labouchère, qui était chef d'escadrons de cavalerie, recevait un ordre similaire. Il se tourna vers ses hommes en criant : « Non, on ne recule pas. Y a-t-il parmi vous des gars qui veuillent se faire tuer avec moi? » Le plus fort c'est qu'il eut des volontaires, comme en eut aussi le colonel de Bouglon, mon ami aussi, qui mourut plutôt que de tourner bride.

L'aile droite de l'armée « ne tint pas », comme elle en avait l'ordre ; elle laissa écraser son aile gauche en Belgique et les Allemands, qui étaient passés maîtres en matière de tactique, continuèrent à nous tenir en haleine par des incursions de nuit. Le jour, ils demeuraient invisibles. Je m'amusai, une fois, à aller, en voiture, toujours avec mon seul chauffeur qui doit se souvenir de moi en conduisant son autobus, reconnaître un village qu'ils avaient pris la veille au soir et où on les disait installés. Je pus pénétrer de trois kilomètres dans leurs soi-disant lignes sans ren-

contrer un feldgrau. Et l'on ne me tira pas dessus.

Lorsque tout se trouva fini en Belgique, la Ligne Maginot, la grande pensée de la Troisième République, fut masquée et tournée et l'armée de Lorraine eut l'ordre de se replier sur l'Aube. Ce fut une belle affaire. L'ordre arriva le soir, à l'heure de la soupe. Le commandant Oudart, un peu désemparé, partit en tête

de colonne, me disant : « Je compte sur vous, n'est-ce pas, pour mettre un peu d'ordre là-dedans ». Oui certes, j'y mis un peu d'ordre. De ma vie, je n'ai jamais tant crié ni pris tant de gens au collet. Il faisait nuit noire, mon chauffeur était si ivre que je dus prendre le volant; mon ordonnance fumait sans cesse un tabac de troupe qui empestait et me donnait la nausée. Sur la route de Metz, sur quatre colonnes, cavaliers, fantassins, camions, prolonges d'artillerie filaient en silence vers le sud. Après Metz, les Indous apparurent avec leurs mulets, les Highlanders et leurs binious se traînèrent dans les fossés. C'était la confusion des races et des langues, un succédané de la Tour de Babel. Toul nous apparut au petit jour ; nous butâmes enfin sur le pont d'Auberive, aux bords de l'Aube. Nul ordre n'avait été donné pour disperser les colonnes, pour répartir entre elles les ponts. Une armée entière était arrêtée le nez dans l'eau, tandis que les avions allemands la survolaient. C'était le chef-d'œuvre d'un état-major en délire. On se serait cru à la Bérésina. Les Allemands eurent la bonté de ne pas nous massacrer tous.

Vers 10 heures, les ordres arrivèrent enfin, après une heure d'attente et, comme il fallait faire quelque chose, on envoya Corcelles à Montier-en-Der et l'on me donna l'ordre de défendre un pont à l'est de Bar-sur-Aube. Nous avions au moins l'avantage d'être en dehors de la cohue. J'étais installé depuis une heure lorsqu'un homme du Génie vint poliment me prévenir qu'on allait faire sauter ledit pont et m'inviter à le traverser. Je m'installai sur la rive gauche de la rivière. Nous étions non loin de Colombey-les-deux-Eglises. Quelques isolés vinrent se mettre sous mes ordres, entre autres Corpechot, l'homme de lettres bien connu, et sa section de mitrailleuses, qui étaient perdus dans la campagne. Depuis j'ai appris sa mort.

Je n'attendis pas longtemps; un spectacle hallucinant s'offrit bientôt à nos yeux. Dans la plaine qui s'étendait devant nous à plus de quatre kilomètres, je vis trois colonnes de blindés allemands s'avancer, éclairées par des motocyclistes sur chenilles, dans un tourbillon de fumée. Nous les mitraillâmes à 1500 m; elles se déployèrent, firent reconnaître le pont détruit et, négligeant nos pétarades, axèrent leur action sur le pont de Bar-sur-Aube que défendait héroiquement le 23° G.R.C.A. J'attendis que la résistance de ces braves gens eut cessé et me mis en retraite pas à pas, attendant toujours l'arrivée du commandant Oudart et de ses escadrons, mais ceux-ci s'étaient fait surprendre et avaient été fait prisonniers après que Corcelles ait été blessé et mis hors de cause.

Seul, comme je l'avais toujours été, je poursuivis ma retraite, mettant mon point d'honneur à ne reculer que sous la pression de l'ennemi. En pleine nuit, je traversai Bar-sur-Seine en flammes ; je traînais après moi 15 000 litres d'essence et, par miracle, je ne sautai pas. Je faillis être surpris trois fois, je ne dormis ni ne mangeai pendant trois jours. A Paray-le-Monial enfin, après avoir manqué être encerclé, je compris qu'il fallait sauver la peau de

mes trois officiers et des 200 hommes qui se traînaient après moi, inertes. Je pris des chemins de traverse qu'heureusement je connaissais bien et, vingt-quatre heures plus tard, j'arrivai en Lozère, où tous les isolés devaient se rassembler. J'appris la nouvelle de l'armistice à Ispagnac, sur le Tarn. Je me démobilisai moi-même, passant le commandement à un capitaine d'active, et je revins en Bourbonnais où j'avais laissé ma propre voiture, puis à Paris. Je réintégrai la Bibliothèque nationale.

Celle-ci était occupée par les Allemands. On me chargea de bien des choses mais aussi, par surcroît, des rapports avec les autorités occupantes. Je ne trouvai d'ailleurs là que des gens charmants. Le major Klaiber, me voyant en culottes de cheval et en bottes, flaira en moi un ancien officier. Il s'approcha de moi, un jour, avec un vague sourire : « Je vois que vous êtestriste, Monsieur, me dit-il, ne le soyez pas. Vous n'avez pas perdu l'honneur. Je connais l'armée française et sais ce qu'elle vaut. C'est votre gouvernement qui vous a trahi ; lui seul est responsable. Vous pouvez conserver votre fierté ». Je me liai par ailleurs avec le major Von Rundstedt, le fils du maréchal, qui me disait d'une voix douce: « Nous ne nous serrons pas la main, mais nous ne sommes pas ennemis. Plusieurs de mes ancêtres ont servi Louis XIV et Louis XV, sont morts pour vos rois ». Nous devions nous revoir après la paix, mais il est mort après 1945, de faim, de froid et de misère, à la suite de la reddition de Berlin.

J'ai assisté à la libération de Versailles, et cela a été un singulier spectacle. Le hasard a voulu que je me trouve dans les bois de Satory nez à nez avec l'avant-garde de la division Leclerc cachée sous ces ombrages. Elle n'était pas pressée d'attaquer. Au cours de la journée, elle échangea quelques obus avec les Allemands embusqués dans les bois des Fausses Reposes et, lorsque ces derniers, vers une heure du matin, eurent épuisé leurs munitions et se furent repliés derrière l'Oise, les chars Leclerc entrèrent, vers huit heures, dans la ville en triomphateurs. C'est extraordinaire ce qu'il y eut de gaullistes ce matin-là dans les rues. Le lendemain, j'allai à Paris, mais l'Hôtel Continental avait plus un Allemand depuis la veille, mais l'Hôtel Continental avait été pillé et les arbres des boulevards extérieurs sciés à la base. Quelques fort-en-bras en abattaient encore, pour la mise en scène.

Je quittai le Service civil le 11 juin 1951 en secouant la poussière de mes chaussures. J'y laissai cependant de très bons amis ce qui m'a permis de me considérer toujours comme chez moi à la Bibliothèque nationale.

J'avais prévu d'abord de vivre noblement dans la retraite, six mois à la campagne, six mois en ville, de faire à Pycomtal un peu d'agriculture, occupation pour laquelle j'ai toujours eu beaucoup de goût, mais les circonstances en décidèrent autrement. J'ai eu toutefois mon intermède agricole en Bourbonnais, dans les terres de ma femme, à la suite du départ d'un fermier. Durant

deux années, j'ai fait valoir par domestiques une exploitation d'une trentaine d'hectares : une dizaine de vaches, deux hectares de vigne. J'ai été volé par tout mon personnel, comme dans un bois, et pourtant j'ai réussi à gagner de l'argent, ce qui peut sembler paradoxal. Cela m'a permis, de surcroît, d'étudier les problèmes agricoles.

Puis je suis revenu à mes occupations traditionnelles. Je collaborais depuis près de trente ans au Dictionnaire de biographie française, publication dont l'utilité était évidente mais qui, livrée à des vieillards, ne démarrait pas. J'en étais co-directeur depuis 1940; j'en pris enfin la direction et, depuis lors, douze volumes ont paru. J'ai continué, attendant de trouver quelqu'un qui me remplaçât, une relève qui ne viendra probablement jamais car, dans la société actuelle, on ne vit que pour l'argent facilement gagné; l'érudition est considérée comme une mère ingrate et ne tente plus personne. D'ailleurs, là comme dans tous les milieux, la paresse l'emporte encore sur l'amour des gros sous; la plupart de mes contemporains préfèrent l'inaction à tout travail rémunéré.

J'avais, pendant mon veuvage, écrit un roman Malespine, qu'un de mes amis, Autran, le remarquable linguiste, auteur de la « Préhistoire du christianisme », mort prématurément, avait fait imprimer en supplément à l'Illustration. Manteyer, auquel je n'en avais point parlé, et pour cause, l'avait acheté et montré à ses amis. Il m'en fit de grands compliments. Je fis paraître aussi dans L'Européen, un autre roman Font Bachat, histoire d'un berger du plateau de Morgon. Rien de tout cela n'a paru en librairie, car je n'ai jamais eu le courage de solliciter les éditeurs. D'autres romans sont demeurés manuscrits ou inachevés. Pour peu que l'on m'épaulât, j'aurais pu faire une carrière littéraire car je n'écris pas plus mal qu'un autre. Je ne l'ai pas fait et je ne suis pas le seul.

J'ai commencé en effet pas mal de choses et je n'en ai pas fini beaucoup. Ma recherche des voies romaines est encore à citer parmi mes travaux inachevés. En 1940, à Thionville, j'avais mis au point, pendant les semaines d'inaction qui m'étaient imposées, une nouvelle technique en cette matière. Pendant une dizaine de kilomètres j'avais suivi la voie de Thionville à Mayence, me rendant compte des principes et des traditions du service des Ponts-et Chaussées de l'Empire romain, découvrant des monuments inconnus : villas gallo-romaines, fermes fortifiées, postes militaires. Etant revenu à Pycomtal, j'appliquai mes méthodes à la Via Cottia qui va du Mont-Genèvre à Gap puis à Sisteron et à La Baume-des-Arnauds. Je pus préciser la place exacte des stations, retrouver dans divers secteurs la voie à peu près intacte. J'aurais pu aller plus loin car, bien au-delà, à Lurs, à Notre-Dame des Lumières, dans la région de Die et d'Apt, j'ai retrouvé par hasard bien des tronçons, mais il eût fallu pour cela établir des camps, des relais, et je n'en avais ni le loisir, ni la possibilité matérielle. Il est

fâcheux cependant que ce travail n'ait pas été terminé car, dans quelques années, tout sera détruit.

Une visite que je fis à Pierre Ecrite avec mon bon ami Fernand Benoît, l'as de l'archéologie gauloise en Provence, et les remarques judicieuses qu'il fit devant moi m'incitèrent à m'occuper du problème de Théopolis qui avait été étudié bien des fois mais sans méthode aucune. Je fis plusieurs voyages dans le vallon de Saint-Geniez, retrouvai le chemin creusé par Dardanus dans le roc, qui passe devant Pierre Ecrite et, de là, mène à Théopolis. Du haut du rocher de Dromont je pus contempler les fossés de la ville perdue, fort surpris d'ailleurs que personne ne les ait retrouvés avant moi. Un peu plus tard, dans la crypte de la chapelle de Dromont, je retrouvai le tombeau de sainte Consortie et probablement celui de son père Dardanus. Cela m'amena à étudier cette intéressante famille gallo-romaine qui devait posséder toute la vallée de la Durance entre Sisteron et Mirabeau. Je rendis compte de mes découvertes dans le bulletin que publie la Société des Basses-Alpes mais ne pus en obtenir un tirage à part, aussi personne ne semble avoir lu ce mémoire.

Qu'ai-je fait ensuite? Rien de bien sensationnel; j'ai travaillé pour vous, écrit une nouvelle Histoire de Gap, qui était bien nécessaire, et un Armorial des communes des Hautes-Alpes où certaines notions élémentaires sont précisées. Puis à Versailles et à Pycomtal, en ces lieux peuplés de fantômes, car chaque maison a les siens, je me suis efforcé de ne pas vieillir, demeurant toujours actif et efficace. C'est la grâce que je vous souhaite en vous recommandant de bannir de votre vie tout ce qui est mesquin, bas et laid, de rechercher la beauté des choses, la droiture des gestes et, autant que possible, leur grandeur. L'oubli de soi, le culte de l'honneur et le mépris des richesses, c'est tout ce que recommandait M. de Beyle à son fils.